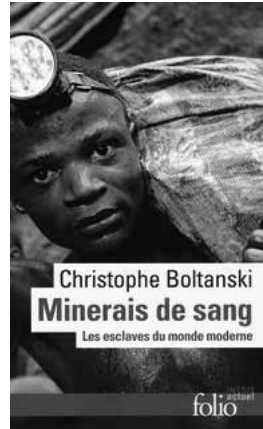


Christophe BOLTANSKI
Minerais de sang : Les esclaves du monde moderne

(Gallimard/Folio actuel, 2014, 338 p., 8,40 €)



Dans un rapport de 2009, le programme des Nations unies pour l'environnement expliquait que « depuis 1990, au moins dix-huit conflits violents ont été alimentés par l'exploitation des ressources naturelles. En fait, des recherches récentes suggèrent que 40 % au moins des conflits internes survenus au cours de ces soixante dernières années ont un lien avec les ressources naturelles ». C'est cette affirmation que vérifie Christophe Boltanski dans son livre : l'aboutissement d'une enquête internationale de deux ans, au cours desquels il a « suivi à la trace durant près de 8 400 kilomètres », sur un tiers de la planète, un minerai si présent dans tous les objets électroniques de notre quotidien, mais dont la chaîne, de production et de transformation est si inconnue des consommateurs des marchandises high-tech : la casitérite, principal minerai de l'étain. Il nous emmène des entrailles de ce minerai au Kivu, en République démocratique du Congo – pays déstabilisé par près de 20 ans de conflits et de rébellions armées – jusqu'aux

industries des « instruments de haute précision » situées hors de la RDC et jusqu'aux Bourses les plus prestigieuses. L'auteur nous entraîne aussi au Rwanda, en Tanzanie, en Malaisie, en France, en Angleterre, en Belgique, au Ghana, pour répondre à une question que les consommateurs quotidiens des produits électroniques n'ont pas l'habitude de se poser : « À quel prix parlons-nous au téléphone, consultons-nous Internet ou photographions-nous les êtres qui nous sont chers ? »

Dans les mines de Bisie (Nord-Kivu), nous rencontrons des creuseurs, ces « chasseurs de minerai, qui ne sont recensés par personne, qui ne figurent dans aucune comptabilité. Des hommes qui ne prétendent même pas au statut de mineurs, cette aristocratie ouvrière (), des creuseurs aux mains nues, condamnés aux oubliettes, des taupes enrôlées de force dans un conflit sans fin ». Ces hommes s'enfoncent à 200 ou 300 mètres sous terre, en risquant leur vie. Les survivants ne recueillent en retour que de quoi acheter, à prix d'or,

231

ce qui leur permet de « renouveler leur force de travail » : « le kilo de haricots coûte trois dollars, le même prix que la cassitérite ». Kilo de cassitérite qui a pu atteindre près de 30 \$ au London Metal Exchange, par exemple, après être passé sur l'île de Penang (une « Silicon Valley tropicale ») en Malaisie, avec ses locaux hyper aseptisés, comme s'ils s'agissait d'effacer les traces de sueur et de sang de son extraction en terre congolaise.

Plus qu'une enquête sur un minerai, ce livre traite, en fait, de la falsification caractéristique de notre époque dite de mondialisation, de modernité, voire de postmodernité. On y trouve la falsification du travail moderne, avec, d'une part, les creuseurs « aux mains nues » de Bisie, proches des esclaves des premiers temps de la mondialisation, d'autre part, des ateliers de montage high-tech climatisés de Penang ; falsification de la valeur du minerai, déterminée à la Bourse par la goinfrerie ou la cupidité capitaliste ; falsification d'un État, paré de tous les attributs, mais qui sont souvent non fonctionnels : « On trouve des écoles publiques, mais sous la forme de coquilles vides entièrement financées par les parents d'élèves, des hôpitaux, avec des malades, des médecins, mais sans médicaments, sans électricité, équipés parfois d'un groupe électrogène, en panne lui aussi, l'essence coûtant trop cher. [...] En République démocratique du Congo, il y a tout. Armée, police, administration pléthorique, tribunaux, une avalanche de lois, de taxes, de codes, de règlements contrairement à une idée communément admise, l'État n'est pas absent. Il existe, pourvu de tous ses attributs régalien, mais

comme un zombie, un corps dont il ne subsisterait que l'enveloppe » ; falsification de la vie des populations victimes de la prédation des autorités, des hommes armés (force publique et armées rebelles), des pays limitrophes, des multinationales avec l'antenne sur l'extractivisme bonifiant la vie des gens, alors que nombre d'entre eux en meurent ; falsification de la compréhension des causes des guerres dans cette sous-région, en privilégiant l'ethnisme, le tribalisme, l'atavisme, afin d'isoler ce qui se passe dans ce petit coin du monde du reste du monde qu'il alimente en cassitérite, entre autres matières premières.

Bref, à partir du cheminement de la cassitérite, Boltanski nous montre la mondialisation telle qu'elle est aussi : des technocrates qui prennent des décisions soit sans bien réfléchir à leurs effets à l'échelle mondiale, soit par cynisme dit euphémiquement « pragmatisme » ; « l'obsolescence du sens », chère à Günther Anders, aussi bien chez les employés qui traitent le minerai dans des usines toutes propres, que chez nous, consommateurs, qui ne nous demandons pas quelles souffrances – y compris celles des femmes violées « par les porteurs d'armes » « toutes catégories confondues » – renferment les objets que nous accumulons.

Minerais de sang se lit comme un roman, les personnes, les paysages y sont décrits de façon remarquable, l'écriture y est tour à tour touchante, sans appel, bouleversante, décourageante, la lecture suscite aussi la colère face à l'injustice de cette mondialisation et arrache, parfois, comme pour permettre de respirer, un sourire avec la description d'une

NOTES DE LECTURE

scène cocasse. Mais *Minerais de sang* n'est pas un roman, cette enquête démontre, une fois de plus, la part tragique de la participation africaine à la mondialisation capitaliste. C'est d'ailleurs, dans cette Afrique qui est désormais plus présentée comme un « *nouvel eldorado* » que des tonnes de matériel électronique, arrivé au terme de l'« *obsolescence programmée* », se retrouvent (au Ghana par exemple)

dans des « *poubelles à ciel ouvert* ». Des adolescents, pour tromper leur pauvreté, y récupèrent, après incinération, dans un cadre particulièrement toxique, des métaux recyclables qui seront réinsérés dans le circuit de la mondialisation marchande et son consumérisme.

LILA CHOULI